

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 45 (1907)
Heft: 39

Artikel: Messagers de l'an neuf
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-204503>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Messagers de l'an neuf.

Encore un an qui file, file,
Qui file, file et disparaît.

Allons, il n'y a pas à récriminer ; il se faut résigner et sourire aux almanachs qui déjà viennent nous annoncer la venue prochaine de l'an neuf.

Le premier arrivé, de ces almanachs, c'est l'*Almanach helvétique*, édité par M. S. Henchoz, à Lausanne. C'est sa seconde année d'existence. L'amiable accueil qui lui fut fait à son entrée dans le monde, il y a un an, accueillit qu'il mérite à tous égards, lui était un précieux gage de réussite. Aujourd'hui, il a marqué sa place au foyer et il est bien sûr de la retrouver, fidèlement gardée, à chaque nouvel-an.

Vous dire ce qu'il contient serait trop long et vous gâterait le plaisir d'une surprise qui ne vous coûtera que 20 centimes, quatre sous seulement.

AU MONTÉLAZ

(Echo lointain des manœuvres.)

Le lundi 2 septembre, dans l'après-midi, Pierre Gilliard et sa femme montaient le rapide sentier qui mène d'Yverdon à Cuarny. Ils voulaient assister à l'attaque du Montélaz.

— Il fait rude chaud aujourd'hui, ne trouvez-vous pas, Sophie ?

— Pardine oui ! On sent de ces piquées de soleil... Ça pourrait donner quelque chose pour ce soir !

— Pourrait bien arriver. A cette saison on ne sait jamais à quoi s'en tenir.

Ils montent pendant quelques minutes sans dire mot, suant à grosses gouttes.

— Est-on pas bientôt au-dessus ? demande alors Sophie. Cette sacrée montée n'en finit pas !

— Plains-toi déjà ! Pourvu qu'on arrive une fois ! Tiens, voilà des militaires.

— Où ?

— Là, dernier cet' haie ! Ne va pas t'embarmer contre !

— Oui, pardine ! Je me demande quel bataillon c'est... si notre Jules...

— Pas plus ! Il est dans le génie. Ceux-là sont du 9, de par contre Lavaux.

— En voilà encore, dans ce fossé, là, à gauche. C'est peut-être le génie ?

— Je vais t'en donner du génie ! C'est le 8.

— Mon Dieu ! pourvu qu'on le trouve.

— Qui ?

FEUILLETON DU CONTEUR VAUDOIS

3

SOIREE D'AMATEURS

OSCAR. — Et, d'un même coup, le « cher » monsieur fait deux bonnes œuvres.

Attention ! Notre plus gracieuse révérence. Je vois entrer deux demoiselles.

Leurs parents ne leur permettent pas, sans doute, d'aller souvent au théâtre. — Ce n'est pas pour les jeunes filles, le théâtre. — Heureusement que ces demoiselles ont, en compensation, les concerts et les conférences. Mais, ce n'est pas toujours très amusant les concerts et les conférences. Les soirées de sociétés sont tout au moins plus variées. Et puis, c'est une excellente occasion de se rencontrer avec les amies.

PAUL. — Voir même avec les amis. Aussi ces demoiselles n'en manquent pas une.

OSCAR (imitant la voix de jeune fille). — Monsieur, avez-vous encore des billets pour la soirée de la société ?

Le dépositaire des billets (avec un petit sourire). — Oh ! oui... combien vous en faut-il ?...

— Nous n'en désirons que deux.

Le dépositaire (leur montrant le plan de la salle). — Voici de très bonnes places ; je vous les conseille.

— Mais, dites-moi, monsieur, n'est-on pas bien en vue à ces places-ci ?

— Jules.

— Attends-voir ! Laisse-nous arriver.

Ils atteignirent enfin la colline du Montélaz, dont les pentes étaient couvertes d'un public nombreux et varié. Des groupes s'installaient sur l'herbe pour se restaurer, tout en regardant les opérations militaires. Pierre et Sophie, mis en appétit, choisissent longuement un endroit convenable, s'asseyent, ouvrent un bissac et en tirent du pain, un saucisson, des œufs et une bouteille de vin.

— Boum ! Tu entends le canon, Sophie ?

— Oui, mais je ne vois rien.

— Regarde, là-bas, sur Chamblon. Tu vois cette fumée ?

— Oui.

— Eh ! bien, c'est là que se trouve la position.

— Quelle position ?

— Quelle position !... Les pièces de position.

— Ah ! C'est loin ?

— Euh ! sept à huit mille mètres... Boum ! Boum !... Du côté de Grandson, cette fois... Passe-moi un verre, ça ne peut pas descendre... Merci... J'ai une faim de loup. C'est cette grimpe.

— Que de monde ! Que de monde ! On se croit à l'abbaye d'Yverdon.

— Il y a plus de femmes que d'hommes. Ce que c'est que la curiosité !

Le repas achevé, notre couple s'en fut visiter les fortifications, enjamba les fils électriques, descendit dans des fossés, admira les grosses pièces braquées sur la plaine. A chaque pas, c'étaient des recommandations, des réflexions.

— Attention, Sophie, à ces gros fils qui traînent par là. Il faut s'en méfier. C'est bien sûr pour l'électricité... Regarde-moi ces pièces... Nom de nom ! Qu'ils y viennent, les Allemands, ils seront bien reçus ! (L'Allemand, c'est le traditionnel ennemi !)

Puis nos promeneurs poussèrent une pointe jusqu'à la hauteur voisine, donnèrent un coup d'œil aux nouvelles pièces d'artillerie, puis descendirent au village de Cuarny. Chemin faisant, ils croisèrent une connaissance.

— Tiens ! Jean du Coutet. Que fais-tu par là ?

— Et vous ?

— On est venu voir cette attaque ; mais ils ne sont pas encore prêts.

— On dit que ce sera pour cette nuit. Avez-vous vu Müller ?

— Quel Müller ?

— Le président de la Confédération.

LE DÉPOSITAIRE (avec un sourire malicieux). — Oui, un peu.

— Oh ! alors, nous n'en voulons pas. (Désignant d'autres places) : « Et à celles-ci ? »

LE DÉPOSITAIRE (toujours souriant). — À celles-ci, on n'est pas du tout vu et l'on voit très bien.

LA DEMOISELLE (après un moment). — Il n'y en a pas d'autres ?

— Hélas, non.

— Oh ! quel dommage...

Après avoir consulté son amie :

— Eh bien ! monsieur, voulez-vous, s'il vous plaît, nous donner deux billets des premières places que vous nous avez montrées.

PAUL (imitant la voix du duc Della-Volta, dans la *Fille du Tambour-Major*). — Je le savais bien !

OSCAR. — Ce monsieur à la mise élégante, le petit ruban violet à la boutonnierre, c'est le directeur du théâtre. Il va tout droit au plan concernant la prochaine représentation de sa « compagnie dramatique » ; c'est ainsi que l'on s'exprime quand il s'agit de comédiens. Gil-Blas ne s'écrit pas, quelque part : « On dit bien une troupe de bandits, une troupe de gueux, une troupe d'auteurs ; mais apprenez qu'on doit dire une compagnie de comédiens ».

En voyant le plan, monsieur le directeur fronce le sourcil, hoche la tête et se tournant brusquement vers le dépositaire des billets :

— Dites-moi, ça ne marche pas du tout. Comment donc voulez-vous que je m'en tire avec les sacrifices que je fais chaque jour pour répondre aux exigences croissantes du public ?

— Ma foi non. Est-il aussi venu ?

— Bien sûr ! Tiens, le voilà, avec Forrer... Ce gros, rouge de figure, avec un chapeau gris.

— Pas possible !

— Parfaitement. Je le connais bien. Je lui ai vendu de l'eau-de-cerises l'année passée.

— Ah ! dans ce cas-là...

*

A Cuarny, c'était une cohue. Le village était sens-dessus-dessous et l'aubergiste avait fort affaire à contenir tous ceux qui assiégeaient sa porte, bien qu'il fût aidé du régent, qui « tirait au tonneau » d'une façon experte.

Pierre réussit, non sans peine, à se faire servir un demi, qu'il dégusta en compagnie de son épouse, tous deux assis à l'une des longues tables alignées au bord de la route.

Cependant la nuit était venue. La pluie commençait à tomber. Pierre jugea prudent de se munir de « quelque chose » en prévision des averses à venir. Il emprunta chez un paysan deux vieilles couvertures de laine. Il en remit une à sa femme, garda l'autre — la moins mauvaise — pour lui-même, et tous deux, s'en étant couvert les épaules, s'en furent derechef sur le théâtre des opérations. Ils se dirigèrent tout d'abord vers l'un des projecteurs qui fouillaient les ténèbres de leurs mobiles faisceaux de lumière. Des fusées montaient dans la nuit noire, décrivaient leurs courbes gracieuses, éclataient, puis retombaient en pluie d'étincelles.

— Regardez ces fusées ! Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ? demanda Sophie. Je te dis, c'est comme à l'abbaye d'Yverdon.

— C'est bien sûr quelques pétards qui leur étaient restés de la Fête des Vignerons. Ça vient du 3^e régiment, en tout cas ! Voilà qu'ils nous éclairent avec leur grande lanterne électrique.

— On pourrait lire le journal.

— Bon ! Voilà qu'ils s'embraient. Ecoutez-voir c'te pétarade, du côté de Chevressy. La danse va commencer. Dommage que le temps se gâte. Ça pleut bel et bien fort... Sale temps !

— Je te l'ai dit... Il faisait trop chaud ce tantôt.

— Jamais on n'y tient !

Nonobstant, nos deux enrages, bravant l'averse, rôdent deci à delà, passent d'un monticule à un autre monticule, descendant dans les bas-fonds, se perdent dans les bois, pataugent dans les terrains labourés, s'embarrassent dans des fils de fer, se fourvoient parmi les soldats du bâton.

LE DÉPOSITAIRE (lui montrant tous les plans affichés). — Le public ne peut aller partout.

LE DIRECTEUR. — Qu'est-ce que ce nouveau plan ?

LE DÉPOSITAIRE. — C'est le plan d'une soirée donnée par une société d'amateurs.

LE DIRECTEUR (avec humeur). — Toujours ces amateurs ! Mais, c'est une véritable épidémie dans votre Lausanne ; tout le monde y joue la comédie...

PAUL. — Et toutes celles qui se jouent à côté du Théâtre...

OSCAR (Le directeur, continuant et s'excitant de plus en plus). — Trois jeunes gens, trois amis ne peuvent se rencontrer et partager un verre de bière sans qu'il en résulte une soirée artistique, littéraire et musicale. Et quand ces innombrables soirées d'amateurs ont drainé le public, que me reste-t-il, pour mes représentations ?...

PAUL (imitant le tic des personnes portant monocle). — Et moi donc, mon cher directeur, m'oublierai-je ? Ne suis-je pas un de vos plus fidèles habitués ?

OSCAR. — Parfait ! Ce nouveau personnage, c'est M. Devertgalant, que tous les Lausannois connaissent bien.

PAUL. — N'est-il pas, en effet, le type accompli du fidèle habitué de toutes les représentations théâtrales, de toutes les fêtes, kermesses et ventes de bienfaisance, de toutes les soirées d'amateurs.

Aux représentations de la troupe théâtrale, il a toujours un œil, au moins — quand ce n'est pas un pied — dans les coulisses. Ce qui se passe devant le décor n'a pour lui qu'un attrait intermittent ; cela dépend des personnages en scène. Aux